

Abonnements : Lille, Roubaix, Lens

Abonnements : Nord et Département limitrophes, Autres départements

Publicité : Annonces et Réclamations

Dimanche 29 MARS 1908

POLITIQUE COLONIALE

J'ai lu avec grand intérêt dans la Revue Socialiste l'article remarquable que vient d'écrire Fourrière sur la question coloniale envisagée au point de vue socialiste.

Il m'a rappelé les luttes d'antrefaits quand, dans certains congrès nationaux et internationaux, j'eus à protester contre cette formule véritablement trop simpliste adoptée par nos camarades : « Pas un sou, pas un homme ».

On n'est pas toujours tendre dans notre parti pour ceux qui osent avoir une opinion personnelle contraire à la tendance générale et je fus alors assez violemment pris à partie.

Si demain se fait un heureux coup de fortune, obtient la majorité dans les assemblées parlementaires, s'il parvenait, non plus seulement à se faire une place au conseil des ministres, mais à s'emparer de la présidence et de tous les portefeuilles, il lui faudrait bien alors étudier la question coloniale sous tous ses aspects et l'imaginer qu'aucun socialiste conscient n'oserait prétendre qu'on la solutionnerait par l'abandon pur et simple de l'Algérie, de l'Indo-Chine, de Madagascar, de l'Afrique Occidentale et de toutes les vieilles colonies.

Donc, il faudrait bien à ce moment que le parti socialiste ait une politique coloniale, et il serait aussi fâcheux pour lui de s'être lié d'avance les mains par des décisions définitives que d'arriver à des solutions hâtives sans s'être préparé par une étude préalable.

Qu'on me permette donc d'apporter ici, non point des solutions fermes mais des observations qui pourront servir de méditation aux camarades curieux de problèmes complexes.

Sans doute les guerres coloniales sont revoltantes. Personne n'est plus hostile que je ne le suis à certaines conquêtes brutales, amenées par des combinaisons financières tordues et invouvables. Sans doute, on ne saurait admettre sans protestations indignées les marches militaires civiles qui, sous prétexte d'entreprises civilisatrices ne sont que des expéditions de pillage des villages, ou un massacre des indigènes, et qui ont fait haïr la race blanche. Mais il serait injuste de rendre la politique coloniale responsable des abus qu'elle a fait naître, et il appartient au parti socialiste de la juger, non sur ses méfaits mais sur ses considérations générales qui la peuvent justifier.

D'abord, peut-on soutenir que des continents entiers, l'Afrique, par exemple, comme une partie de l'Asie, comme jadis les deux Amériques, pouvaient demeurer improductives entre les mains de peuplades sauvages incapables d'en exploiter les richesses ?

L'humanité tout entière ne pouvait vraiment abandonner ainsi une telle partie de son patrimoine sous prétexte de respecter indéfiniment la liberté des indigènes.

Pourrait-on soutenir que la vieille Europe aurait dû se condamner à étouffer dans ses frontières trop étroites alors que les terres des autres continents seraient indéfiniment demeurées incultes et improductives ?

Si les nations civilisées n'avaient point eu de politique coloniale, nous n'aurions ni l'or, ni le thé, ni le café, ni le caoutchouc, ni le riz, ni le poivre, ni le cacao, ni les arachides ; nous n'aurions, en un mot, aucune des denrées, du moins en quantité suffisante, qui sont indispensables au développement de notre vie moderne. Et il serait véritablement surprenant que les peuples socialistes devinrent au profit des peuples de couleur, le défenseur d'un chauvinisme étroit qui prétendrait interdire aux blancs la pénétration d'immenses territoires et l'exploitation des richesses incalculables dont doit bénéficier l'humanité tout entière.

qui nous ferait souhaiter de les voir définitivement maîtres de leur destinée.

Enfin, étudiez à fond l'histoire des grandes famines, faites le bilan des millions d'êtres humains qui jadis, en Algérie, en Egypte, en Indo-Chine, en Chine, furent victimes de terribles disettes et demandez-vous si la pénétration des procédés de culture européens dans toutes les régions jadis dépeuplées n'ont pas amené d'heureux résultats.

Certes, il y a encore des famines, mais de moins en moins nombreuses et de moins en moins meurtrières. Il n'y en a pour ainsi dire plus en Indo-Chine depuis quelques années ; elles deviennent de moins en moins effroyables en Egypte et maintenant on les ignore complètement en Algérie.

Il y a à peine quelques années elles étaient fréquentes chez les tribus de la frontière algéro-marocaine ; depuis que notre zone d'influence s'est étendue dans cette région, les procédés de culture se sont améliorés et on ne meurt plus de faim.

Tout cela prouve que le problème colonial est complexe, comme d'ailleurs tous les problèmes modernes et que c'est trop de vouloir le résoudre par la formule simpliste : « Pas un sou, pas un homme », contre laquelle je m'élevais au début.

La question est simplement de savoir si, comme j'en suis persuadé, il est possible, à force d'opiniâtreté et de patience, d'arriver à la pénétration pacifique et à l'établissement de protectorats. Non pas de ces protectorats hypocrites qui servent de formule diplomatique pour dissimuler une véritable conquête, mais des protectorats ayant le caractère d'une tutelle bienveillante apportée par les peuples tout à fait civilisés à ceux qui ont encore tant de progrès à réaliser.

Henri Turot, Conseiller municipal de Paris.

Hier & Aujourd'hui Les incompatibilités parlementaires

Le Erach Rochette a remis hier sur le tapis, à la Chambre des députés, la question des incompatibilités parlementaires.

Après les scandales du Panama, c'est M. Vallé qui déposa une proposition tendant à interdire aux élus du suffrage universel toute participation aux opérations des sociétés financières.

En 1895, après les escroqueries des chemins de fer de la France, M. Maurice Faure reprit la proposition contre les députés « qui prêtent leur écharpe pour servir d'instrument aux maisons de finance ».

En 1902, M. Georges Berry déposa à son tour une proposition tendant à interdire aux parlementaires, de faire partie des conseils d'administration de toutes sociétés financières.

La Chambre avait voté l'urgence, mais elle ne fut cependant jamais rapportée.

C'est cette même proposition que M. Georges Berry reprit hier, se posant en vengeur, au nom de la droite, de la vertu publique offensée. Nous allons voir quelle fut l'attitude des amis de M. Georges Berry.

LA REINE DE ROUBAIX



Mademoiselle Marie BOMBEEK REINE DU MARCHÉ AUX POISSONS

Mlle Marie BOMBEEK, qui a été choisie comme reine du Marché-aux-Poissons pour les grandes fêtes que le quartier du Trichon organise pour les 30-31 mai et le 1er juin prochains, est une charmante jeune fille de 30 ans, l'aimée de cinq enfants, issue d'une honnête famille d'ouvriers, depuis longtemps marchands de poissons, elle aide et supplée sa mère, qui a son état dans l'allée centrale du marché.

CHRONIQUE

Le chemin de Roselande

Sur le pas de la porte, le docteur Brunoy, qui reconduisait ses deux confrères, leur demanda une dernière fois, d'une voix suppliante : « Il est regrettable, n'est-ce pas ? »

« Nous avons pratiqué deux injections de sérum sans résultat. Nous avons tout essayé. Nous ne pouvons plus rien, mon ami. Plus rien... Pensez-vous que l'enfant vive longtemps encore ? »

« Longtemps ? répéta le plus jeune, avec surprise, presque avec ironie. Je ne veux dire quelques heures. Quelques heures, oui. »

« On ne sait jamais, ajouta le premier, que l'expérience avait rendu plus circonspect. Dans tous les cas, mon ami, il ne souffrira pas. »

« Merci, messieurs, d'être venus de si loin, murmura le docteur Brunoy, tandis que ses deux collègues s'installaient dans de chaudes couvertures dans le traineau qui les attendait. »

« Le regagna la chambre où malade, Etienne, sa femme, tenait la main de son fils, Jean, se pencha sur lui, le regardait, lui parlait de temps à autre. Sur le lit, la trompette, le cheval de bois, grisait, désolé. »

« C'est un homme de Roselande qui voudrait parler à Monsieur. Roselande est un village à dix kilomètres de Rosfort, de l'autre côté d'une forêt de sapins que traversent le Doron et la route. »

« Je ne veux voir personne, Mariette, répondit-elle. Elle revint après quelques instants : « Elle revint de partir, il faut qu'il parle à Monsieur. »

« Le diable est perdu. De nouveau le silence des enveloppes, et le nouveau paysan le rompit : « Les enfants n'ont pas perdu encore. Je l'ai vu. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

Au pays de la faim

Une visite à Saint-Vaast en Cambrésis. La crise textile pèse lourdement sur la Commune. Exode des chômeurs. - Intéressante interview d'un patron.

De Caubry à Saint-Vaast, la distance est d'une vingtaine de kilomètres. Le territoire du Cambrésis me conduisit, sans bête, dans ce village du canton de Solesmes, à travers des terres labourées et des blés déjà verdoyants. De temps à autre, il s'arrêta à une petite gare pour souffler. Personne ne monta ni ne descendit. Sur les routes émaillées d'un doux soleil printanier j'ai aperçu, pour tout dire vivant, un curé !

La population de cette commune, comptant 18,000 habitants, est en grosse majorité composée de tisseurs, ayant pour spécialité la fabrication des fines batistes.

Le patron des maisons où leur cave-à-aller, avec un ou deux métiers, arrêtés aujourd'hui, pour le plus grand nombre, par la crise.

« Sans le vouloir, personne ne monte ni ne descend. Sur les routes émaillées d'un doux soleil printanier j'ai aperçu, pour tout dire vivant, un curé ! »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »

« Ça va-tu ? demanda-t-elle. Elle se pencha sur son fils, et le regarda avec inquiétude. »